



BULLETIN TRIMESTRIEL

OCTOBRE 2004

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SOISSONS



Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 Soissons

Téléphone répondeur fax : 03.23.59.32.36

C.C.P. PARIS 5.331-56.Y

Site Internet : www.sahs-soissons.org - e.mail : contact@sahs-soissons.org

*Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F de l'Aisne
le 25.9.1996*

SOMMAIRE

En couverture : l'armée américaine arrive place de la République

3 - activités pour le quatrième trimestre

4 - informations diverses.

5 - un épisode de la libération de Soissons par Jean-Claude Burlet et Pierre Paradis, le 7 mars 2004.

10 - sur cette même période, les notes prises au jour le jour par Cécile Derlon.

14 - le désastre sanitaire de l'attaque du Chemin des Dames du 16 avril 1917 par René Verquin, le 18 avril 2004.

20 - les châteaux disparus de l'Aisne par Francis Eck, le 2 mai 2004.

22 - notre sortie pique-nique du 13 juin 2004.

24 - l'affiche du colloque sur la Grande guerre du 12 au 14 novembre.

En encart :

- bulletins d'inscription pour la sortie du samedi 20 novembre et le repas du 10 décembre.
- bulletin de souscription pour le CD « les annales du diocèse de Soissons ».

Bulletin conçu
et réalisé par nos soins
Dépôt légal octobre 2004
Tirage 210 exemplaires

NOS

ACTIVITES

POUR LE

QUATRIEME

TRIMESTRE 2004

- **dimanche 17 octobre**, à 14 h. 30 au centre culturel de Soissons, suite de la conférence de Mme Jeanne Dufour sur les maires de Soissons ; cette deuxième partie couvre la période 1900 à nos jours et sera largement illustrée comme la précédente.
- **12, 13 et 14 novembre**, colloque sur « LA GRANDE GUERRE – PRATIQUES ET EXPERIENCES » organisé par la Fédération des Sociétés d'histoire de l'Aisne avec la participation des Universités de Montpellier Paul Valéry et de Toulouse Le Mirail. Quatre thèmes, répartis par demi-journées, seront abordés lors des deux premières journées au Centre culturel de Soissons :
 - pour une histoire sociale de la Grande guerre,
 - pour une réflexion sur les pratiques culturelles,
 - les expériences combattantes,
 - un département au cœur de la guerre : l'Aisne.
 La troisième journée se déroulera à Craonne d'où partiront des visites de divers sites ; le village accueillera également une « journée du livre ». Des informations plus précises sur les horaires et les intervenants seront données en temps opportun.
- **samedi 20 novembre**, en partenariat avec la Société historique moderne et contemporaine de Compiègne : visite guidée du musée de l'air et de l'espace du Bourget. Inscription à l'aide du bulletin joint pour un transport en car qui partira à 9 heures précises de la place de l'hôtel de ville de Soissons. Coût du déplacement : 20 ₣ + visite guidée : 9 ₣. Restauration possible sur place pour environ 12 à 15 ₣.
- **vendredi 10 décembre** : conférence-dîner à 19 h.30. au restaurant « La cavea », 1, rue Pétrot-Labarre à Soissons. Inscription à l'aide du bulletin joint. M. Alain Arnaud nous emmènera sur les traces de l'élevage ovin dans l'Aisne et plus particulièrement du mérinos précoce du Soissonnais, cette bête à laine de longue tradition picarde.

*En janvier, notre assemblée générale annuelle
aura lieu le dimanche 23.*

Nous avons appris avec tristesse le décès de notre sociétaire Madame
Marinette CRESP survenu le 10 juin 2004.

Que sa famille veuille bien trouver ici l'expression de nos sincères
condoléances.

INFORMATIONS DIVERSES

- ✓ Un seul nouvel adhérent est venu nous rejoindre durant l'été ; nous souhaitons la bienvenue à :
M. Bruno LOURTEAU, de Mombrier (Gironde).
- ✓ Les « Annales du diocèse de Soissons » sont désormais sur un CD qui sera disponible à partir du 1^{er} octobre. Ce document vous est proposé dès à présent en souscription au prix spécial de 45 €. Pour en profiter, retournez dès à présent le bulletin joint en encart.
- ✓ Le livre de M. Francis ECK qui nous a été présenté le 2 mai dernier est disponible à la Maison de la Presse ou dans les librairies. Il s'agit d'un premier tome qui recense 114 bâtiments : forteresses, châteaux, manoirs, grandes demeures, pour certains disparus, ou abîmés par les guerres mais reconstruits à l'identique, ou détruits en partie mais toujours debout. Le second tome achevant cette étude doit paraître en fin d'année.
- ✓ Parmi les intervenants au colloque de novembre sur la Grande guerre, quelques uns sont bien connus de nos sociétaires soit parce qu'ils les ont déjà rencontrés dans nos réunions, soit qu'il s'agisse de membres de notre bureau :
 - Robert ATTAL, qui traitera du « pacifisme en question »,
 - Jean-François JAGIELSKI : « modifications et altérations du temps chez les combattants de la Grande guerre »,
 - Jean-Pierre LAURANT : « Anne Morgan et le Comité américain des régions dévastées »,
 - Guy MARIVAL : « la première bataille de l'après-guerre sur le Chemin des Dames : agriculteurs et élus locaux contre la zone rouge »,
 - Nicolas OFFENSTADT : « tensions de mémoire. Le Chemin des Dames, événement indicible ? »,
 - Denis ROLLAND : « le suicide pendant la guerre de 14-18 ».



Lors de notre réunion du 7 mars 2004, deux de nos sociétaires, MM. Jean-Claude Burlet et Pierre Paradis, nous ont conté comment ils avaient vécu certains

EPISODES DE LA LIBERATION DE SOISSONS

Le premier, Jean-Claude Burlet, qui habitait à l'époque chez ses parents au n° 3 de la place de la République, a d'abord évoqué sa jeunesse sous l'occupation et ce qu'il avait pu voir de l'armée allemande avec ses camarades : entre autres la construction d'un pont de bateaux sur l'Aisne, l'occupation de la propriété de sa marraine à Vauxcastille, ses pérégrinations à bicyclette dans la campagne à la recherche de ravitaillement pour sa famille. Puis arrive le mois d'août 44 et il raconte :

Une quinzaine de jours avant la libération, j'allais en vélo à Vauxbuin, accompagné de mon père. Le temps était splendide et nous avons aperçu deux avions allemands volant très bas pour échapper au regard de l'aviation alliée toujours présente dans le ciel. Nous rentrâmes par la longue avenue de Paris plantée d'arbres, partant du bas de la rue Lavisse jusqu'au bas de la côte de Vauxbuin vers Paris. Un convoi allemand nous dépassa. Quelques minutes plus tard, nous étions ancienne rue de Paris, le long du mur sud de la caserne. Le convoi allemand remontait le boulevard Jeanne d'Arc pour entrer dans la caserne ; il fut pris soudain comme cible facile par des bombardiers légers qui les assaillirent en piqué et larguèrent en plusieurs assauts nombre de bombes sur le boulevard, dans la cour de la caserne, le tout assorti d'un feu nourri de mitrailleuses. Allongés le long du mur de celle-ci, nous n'en menions pas large et craignions que des véhicules ne passent près de nous et n'attirent les tirs de mitrailleuses. Dès que les avions se furent éloignés, nous avons fait un large détour par la place St Christophe, apercevant le convoi du boulevard saccagé, en flamme, plein des cris des blessés et des ordres jetés par les soldats affolés. Nous avions eu très peur mais c'était le signe d'une prochaine libération. Le boulevard, depuis ce jour, est resté tout gondolé.

En cette fin de mois d'août, les troupes allemandes passaient soit par convois, soit isolément, défraîchies, avec du matériel qui n'avait rien à voir avec celui de 1940, se dirigeant inexorablement vers l'est par l'avenue de Reims. Tout cela se passait sans heurt, calmement ; le spectacle des troupes démoralisées nous redonnait le moral et l'été s'épanouissait dans le soleil et la chaleur.

Un certain dimanche très calme et torride, après le déjeuner, je regardais sur le balcon, la place déserte et écrasée de soleil. La radio était en marche près de la fenêtre. Un camion allemand venant de Paris remorquait un autre camion, suivi d'un troisième au gazogène. Ils contournèrent la place et vinrent s'arrêter sous nos fenêtres. Un soldat, portant autour de son cou un foulard orange qui m'intrigua, se dirigea avec un broc vers la concierge de l'immeuble et revint pour compléter les gazogènes. Après un deuxième voyage, le convoi repartit vers l'avenue de Reims. Au moment où le dernier camion contournait le monument, un coup de feu partit de l'arrière du camion bâché en direction d'un cycliste allemand qui descendit de son vélo, interloqué, mais

indemne. Une petite fumée bleutée soulignât ce coup de feu, peut-être tiré par mégarde, personne ne le saura jamais car le petit convoi continua sa route vers Reims comme si de rien n'était.

A partir de cet instant, tout alla très vite : je vis des officiers Allemands sortant de la Kommandantur, contre le café de la Bourse, avec leurs mitraillettes, et instinctivement je rentrai à l'intérieur, alertant ma famille. En quelques instants, les rafales balayaient notre appartement et ma grand mère et ma sœur se tenaient debout entre les deux portes fenêtres donnant sur le balcon ; à quatre pattes, nous avons rejoint le couloir central de l'appartement passant devant un miroir percé de balles ennemies. Nous trouvâmes là un refuge momentané, d'autant plus que la fusillade avait cessé. Hélas, la radio pouvait attirer l'attention et, à quatre pattes, j'allais fermer le compteur dans la cuisine donnant derrière sur la cour. J'entendis des pas et des cris dans celle-ci et me penchai pour voir. J'ai vite compris : un Allemand regardait les fenêtres vers le haut et aperçut ma tête ; il ajusta prestement et, me déroband, je reçus le plâtre du plafond transpercé par la balle.

La situation devenait de plus en plus préoccupante quand nous entendîmes des pas et des cris dans l'escalier. Les portes des deux appartements du premier cédèrent les soldats envahirent les bureaux totalement vides le dimanche ; c'était les bureaux du P.T.O.A., organisme qui gérait la production des patates. Nous nous attendions à les voir enfoncer notre porte de palier et nous nous réfugiâmes dans la salle de bains contiguë à l'immeuble de la BNCI. Contre toute attente, les Allemands ne montèrent pas au 2^{ème} étage ; ils étaient sûrement aussi affolés que nous.

Après quelques secondes de calme, nous entendîmes le grondement de deux chars qui vinrent se poster sur le large trottoir de l'immeuble et tirèrent à travers la place, deux obus dans le Vox ; une des deux portes en chêne resta longtemps percée par un des obus ; l'autre obus entra par la porte ouverte et éclata dans les coulisses de ce vieux cinéma, évitant de peu la loge du gardien, M. Dubois. Nous étions pétrifiés par tout ce boucan quand, tout à coup, les Allemands, ayant envahi l'immeuble contigu de la BNCI et découvert la famille Paradis, se mirent à tout saccager à la grenade. Nous étions de l'autre côté du mur qui commençait à se fendiller sous les explosions.

Quand le calme fut revenu, nous avons regardé à travers les rideaux d'une chambre vers la place qui se remplissait d'une petite foule de curieux essayant de comprendre ce qui s'était passé. Mon père et moi descendîmes l'escalier et nous mêlèrent discrètement à la foule ; je reverrai toujours cette image saisissante de ma mère, sur le balcon, montrant ma sœur Claudine bébé au servent d'un des chars qui, debout sur la tourelle, arrivait presque à sa hauteur ; ma mère disait d'un air convaincu : « petit bébé, pas terroriste, pas sabotage ! ». L'Allemand, calme, pensait peut-être au bébé qu'il avait laissé chez lui... Mon père et moi filions chez Marie Desouche, rue de la Surchette, dans une ravissante vieille demeure où toute la famille fut accueillie à bras ouverts jusqu'à la libération de Soissons. Les marques des chars sur le goudron brûlant sont restées durant des années gravées sur le trottoir.

C'est ensuite Pierre Paradis qui prend la parole pour raconter comment, avec ses parents, il a vécu ce même événement au 2^{ème} étage de l'immeuble de la BNP au numéro 1 de la place de la République. Pour lui, c'est par une succession de miracles que tous les occupants de l'immeuble ont eu la vie sauve. Toute la salle attentive l'écoute.

Nous sommes le 20 août 1944 ; c'est dimanche ; il fait très chaud ; il est 13 heures 30 et j'ai 20 ans.

L'immeuble est occupé par trois familles. Au 1^{er}, la famille Ohaco, 4 personnes : le père, la mère, le fils et la fille ; M. Ohaco est directeur de la banque. Au 2^{ème}, 3 personnes : mes parents et moi. Au 3^{ème} étage, Mme Debaix et sa fille âgée de 10 ans.

M. Ohaco est au balcon du 1^{er} étage, regardant défiler l'armée allemande qui se replie. Soudain, nous entendons un coup de pétard et, immédiatement, des claquements de fusils. Je me précipite à la fenêtre de la chambre de mes parents qui se trouve à l'angle de la place de la République et de la rue St Martin. Je l'ouvre. Deux balles de fusil claquent à 20 cm de ma tête ; je ne suis pas atteint. (1^{er} miracle !)

Au même moment, un soldat allemand, voyant Raymond Ohaco à la fenêtre, lance une grenade à manche à travers la fenêtre ouverte. Raymond Ohaco se couche précipitamment sur le sol ; l'éclatement de la grenade détruit la cloison de briques et plâtre qui sépare l'entrée du salon de l'appartement. Cette cloison s'abat sur Raymond Ohaco, le protège d'une deuxième et troisième grenades qui éclatent au-dessus de lui ; il se relève sans une égratignure. (2^{ème} miracle !).

Pendant ce temps, les soldats allemands investissent l'immeuble, nous obligent à sortir, nous traitent de terroristes et nous dirigent vers le boulevard Gambetta. Nous sommes 9 : 5 femmes et 4 hommes. A la hauteur du n° 1, ils nous alignent le long de la façade.

Reculant jusqu'au bord du trottoir, qui a une largeur de 4 mètres, 17 soldats nous mettent en joue, attendant l'ordre de tirer.

Je vois encore les trous des canons des fusils ; on s'attend à la piqûre finale.

A ce moment là, un officier allemand arrive, parlant parfaitement le français. *Vous avez tiré sur les soldats, dit-il, vous êtes des terroristes. Tous en chœur : pas du tout. On ne comprend pas. Il y a erreur de vos soldats.* Flottement de sa part, hésitation, puis il donne l'ordre aux soldats de remonter dans leurs camions.

Tout abasourdis, nous rentrons chez nous. On ne comprend toujours pas. Nous sommes vivants. Cette tragédie a duré ¾ d'heure. (3^{ème} miracle !)

Nous pensons en avoir fini avec cette tragédie. Hélas non. Le mercredi matin à 5 heures, deux feldgendarmes sonnent à chaque étage. Ils nous emmènent au siège de la Gestapo qui se trouve au n° 9 de la place Mantoue. Pendant onze heures, ils nous interrogent tour à tour ; nous devons leur raconter l'événement du dimanche. Puis nous pouvons rentrer à la maison. Nous sommes à 5 jours de l'arrivée des Américains mais, hélas, l'administration militaire allemande marche encore impeccablement !

Aujourd'hui, conclut Pierre Paradis, c'est pour moi 60 ans de sursis.

M. Jean-Claude Burlet poursuit son récit avec le drame de Noël 44 à la gare de Soissons :

L'automne s'acheva dans la douceur de la liberté retrouvée et l'hiver arriva, glacial, qui nous permit de patiner sur l'étang du Ver de vase et sur la pelouse inondée des La Rochefoucault à Villeneuve St Germain. Ma marraine avait cédé Vauxcastille et s'installa à l'angle aigu que fait la rue de Pampelune et l'avenue de la Gare ; elle nous invita pour le jour de Noël. Chez elle, nous étions surs de faire un excellent repas ; pensez donc, le premier Noël après la libération !

En fin de journée, nous avons entendu une explosion qui semblait venir de la gare ; ce genre d'explosion était fréquent car les Alliés faisaient sauter des quantités de munitions abandonnées par l'occupant en forêt de Villers et à Margival. Les nouvelles du front n'étaient pas bonnes car Hitler menait dans les Ardennes une vigoureuse contre-offensive qui surprit et sema le

désordre dans l'armée US, par un temps glacial, neigeux et sinistre, qui excluait l'appui de l'aviation alliée.

Nous sommes rentrés dans le noir place de la République, tournant le dos à la gare illuminée par les Américains. De temps en temps, nous entendions une explosion de faible importance. Durant la nuit, une explosion plus forte a retenti qui fit croire à certains habitants que les Allemands revenaient. Le lendemain matin, les explosions se multiplièrent et gagnèrent en intensité au point de casser des carreaux ; nous avons entrouvert les fenêtres malgré le froid et avons entendu des voitures de pompiers montant vers la gare. Nous avons appris plus tard qu'un avion allemand, guidé par les lumières imprudentes des Américains qui tiraient une douzaine de trains de munitions, avait lâché une bombe au-dessus de la gare sans être inquiété par une défense anti-aérienne totalement absente. Cette bombe avait allumé un foyer banal, négligé à cause de la soirée de Noël ; ce foyer s'était développé sournoisement malgré les efforts du personnel de la gare.

Sans mesurer l'étendue du danger réel, nous étions inquiets, espérant que chaque explosion serait la dernière ; ce qui pouvait sembler rassurant, c'est que le rythme des explosions était lent. Croyant que l'épisode touchait à sa fin, ce fut la course au papier huilé qui remplaçait les vitres cassées et vint bien vite à manquer.

Les nouvelles de Bastogne étaient de plus en plus inquiétantes et ces joyeuses fêtes de fin d'année tant attendues tournaient au drame, donnant raison aux plus pessimistes. En fin de journée, une énorme explosion fit chanceler l'immeuble par son souffle stupéfiant qui brisa de nombreuses vitres. La situation devenait intenable à un kilomètre de la gare et les nouvelles alarmantes de tout ce quartier affluaient. Des familles entières gagnaient avec leur baluchon le centre de la ville.

Nous avons des cousins Forzy sur le boulevard Condorcet, à l'opposé de la gare de Soissons, près de la gare St Christophe aujourd'hui disparue. Mon père remplit rapidement une remorque avec du matériel de couchage et quelques vêtements et je fus chargé dans la nuit noire de gagner la maison Forzy par le boulevard Jeanne d'Arc et la rue Lavisse qui longe la caserne. Il fallait une fois de plus abandonner la place de la République avec ce chargement, à travers des rues sinistres et désertes ; les Américains, enfin conscients du danger, passaient au loin avec leurs sirènes lugubres. Au beau milieu de la descente de la rue Lavisse, une gigantesque explosion illumina le ciel, suivie d'un fracas et d'un souffle énormes me clouèrent sur place. Aucun feu d'artifice ne peut rendre une telle impression.

Le reste de la famille a rejoint en voiture et l'accueil de nos cousins nous réchauffa le cœur ; ce fut un vrai campement, mais, la distance aidant, nous nous sentions en sécurité. La visite à l'appartement le lendemain fut sinistre : éclats de verre, cloisons fendillées, portes arrachées. Cette fois-ci, il fallait garer les choses de valeur car tout était ouvert à tous vents. Les explosions subies au deuxième étage donnaient l'impression que l'immeuble qui oscillait sur lui-même allait s'effondrer. L'avenue de la Gare, jusqu'à la place, était jonchée de débris de toutes sortes, roues de wagons, tampons, planches de bois arrachées aux wagons. Le bruit courait, et je crois que c'était vrai, que les soldats, avec des chars appelés en urgence, tiraient à bout portant sur les attelages pour sectionner les trains et que les chars munis d'une pelle de bulldozer poussaient les wagons hors des flammes, risquant leur vie à chaque instant ; nous avons, paraît-il, échappé à l'explosion d'un train de cheddite capable de souffler une partie de la ville.

Ces déflagrations colossales, avec des phases d'accalmie, ont duré trois jours et trois nuits qui ont parus une éternité. Heureusement, contrairement à un bombardement, le danger est venu progressivement et il n'y eu pas de victime. Par contre, la gare, tous les bâtiments annexes, les hôtels et maisons voisines ont succombé au souffle des explosions. C'est pourquoi les Américains répartirent leurs réserves de munitions dans la campagne et dans les bois, à même le sol et protégées simplement par des bâches. Je vous laisse à penser toutes les réparations à faire pendant cet hiver très rigoureux. Un exemple suffit à l'évoquer ; après les chutes de neige, un solide verglas

s'installait ; je revois un convoi US montant la rue du Théâtre romain : le premier camion, dès le bas de la côte, emballait le moteur et les gros pneus cannelés dévoraient lentement la glace dans un nuage de vapeur et de boue. Le reste suivant très lentement mais inexorablement.

En conclusion, je suis très heureux que notre ami Paradis soit venu témoigner car il a bien failli connaître le paradis avant son heure. Profitons toujours des témoignages quand ils sont encore vivants ; notre ami et moi-même revoyons ces scènes de jeunesse avec une acuité redoutable parce que ces heures tragiques se sont gravées dans notre mémoire comme un fer rouge. Tout ce que je vous ai dit est la pure vérité ; seule les dates exactes m'échappent car, à cet âge là, on y prête pas beaucoup d'attention.

J'admire toujours ceux qui fouillent dans les archives et font de la compilation mais je suis assez réticent sur certains témoignages écrits des siècles après les événements d'origine. Habitant près de l'armistice de 1918, je ne peux que vous rappeler que l'armistice de Rethondes n'a jamais été signé à Rethondes pas plus que dans une clairière. Cette erreur historique vécue dès le départ doit nous rendre très prudent en ce qui concerne le passé.

J'aime toujours beaucoup la formule de Bernard Ancien : l'origine des chemins se perd dans la nuit des temps.



En complément aux récits de MM. Jean-Claude Burlet et Pierre Paradis, nous avons pensé qu'il serait intéressant de publier également quelques témoignages que d'autres adhérents nous ont communiqués sur des épisodes de cette libération qu'ils ont vécus. Entre autres, celui de Mme Cécile Derlon qui a noté précisément, et au fur et à mesure, chaque évènement important survenu dès la fin du mois de mai. Sa relation rapporte les différents mitraillages et bombardements de Soissons et des environs qui se font de plus en plus fréquents et intenses avec l'approche des troupes alliées. Voici d'abord ses notes de la fin du mois d'août :

14 août : grosse formation aérienne et bombardement des environs.

18 août : dans la nuit : bombes sur l'ancienne caserne Charpentier. Mitraillage rue de l'Intendance. Les Allemands qui fuient sont près de Paris.

20 août : mitraillage dans les rues de Soissons. Ce sont les membres français de la L.V.F. (dont la permanence était rue du Mont-Revers) qui veulent faire sortir la Résistance. Je vois la scène de ma fenêtre (Mme Derlon habitait à l'angle de la rue du Commerce et de la rue du Griffon). Aussitôt les Allemands sont là avec auto-mitrailleuse. Ils lancent une grenade dans la cave en face ; ils défoncent les portes à coups de crosse. Mon père est légèrement blessé à la tête par un coup de crosse de fusil ainsi qu'un petit vieux de l'hôpital réfugié dans le couloir. Nous sommes dans la salle de bains car deux balles sont entrées et ont perforé les persiennes de fer. J'ouvre aux soldats au premier étage. Ils regardent partout et disent « *cochons de Français ont tiré sur nous* ». C'est faux puisque j'ai vu qui a tiré mais la ruse n'a pas réussi, la Résistance n'est pas sortie, le signal de Londres n'est pas venu.

21 août : calme plat. La déroute allemande continue. Il passe dans la nuit des soldats à pied, à bicyclette, toutes armes mélangées : aviateurs, marins, fantassins.

22 août : nous entendons le canon.

23 août : toujours le canon.

C'est, je crois entre le 23 et le 26 août que j'ai reçu au bureau (Mme Derlon travaillait à l'usine à gaz) un coup de téléphone de Château-Thierry m'indiquant qu'on voyait enfin les Américains. Aussitôt, on a raccroché et je n'ai jamais su qui m'avait appelée.

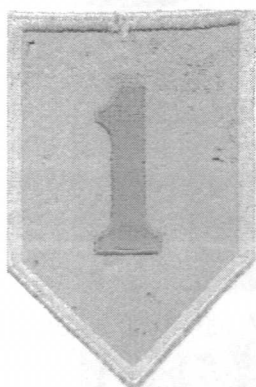
27 août : c'est dimanche. Les Américains viennent mitrailler Soissons. Nous sommes à St Waast chez un ami mais nous allons tout de même au bain à 18 heures dans la gravière Janvier.

28 août : lundi. Nous attendons les Américains ; ils sont à 25 km de Soissons. Nous entendons le canon qui se rapproche. A 14 heures, je retourne à mon travail à l'usine à gaz mais nous la quittons ; il n'y a plus rien à faire et si les ponts sautent (nous les avons vu miner) nous serons coupés de la ville donc de la maison. Les Allemands s'en vont et vite. Ils braquent les canons sur la route de Fère et sur la route de Château-Thierry, dans le chantier Delfosse. 16 heures : nous préparons les paquets pour descendre dans la cave. Nous venons

de toucher les rations de secours chez l'épicier Rasselet, rue du Commerce. Les obus pleuvent aux alentours mais c'est supportable. Nous nous bousculons un peu paniqués ; nous descendons dans la cave de M. Rouquette qui habite rue du Griffon ; elle est voûtée, très ancienne et dans le jardin. Il est 18 heures environ et mon père vient de revenir, ce qui nous donnait des inquiétudes car il était parti au Mail faire de l'herbe pour les quelques lapins qui nous restent dans le garage. Il nous fait la réflexion en riant qu'il a vu les derniers Allemands se sauvant comme des lapins ! 19 heures : nous attendons, mais c'est une attente fiévreuse et cela semble long. 19 heures ¼ : les voilà ! Quel délire. Nous sautons de joie. M. Rouquette a du mal à nous maintenir dans le jardin, d'ailleurs il n'y parvient pas. Nous allons les embrasser (les Américains, bien sûr, car ce sont eux) et pourtant deux des leurs viennent d'être tués au coin de la rue du Collège. Un Français, M. Laurent, préparateur chez la pharmacie Démelin, est dans les premiers. Quel enthousiasme ! Madame Pierre, en face, dont le mari tient la boucherie de la rue du Commerce, est tout debout sur sa fenêtre au 2^{ème} étage et tient à la main une bouteille de champagne pour les Américains qui ne la boiront pas, bien sûr, puisqu'ils combattent. Près de la porte, nous avons un petit soldat de Chicago. Il est marié et rudement gentil et parle un peu français. La nuit va être bonne ; les Allemands bombardent depuis l'autre rive de l'Aisne.

29 août : mardi. 7 heures du matin. Quelle surprise, nous ne voyons plus d'Américains. Sont-ils partis ? Non, car nous allons, une amie et moi, jusqu'à la Civette et les voyons : ils guettent la passerelle et, avec la Résistance, vont essayer de passer. Nous allons aussi vers la place St Christophe ; il y a des Américains cantonnés là, attendant pour continuer l'avance. Encore des heures angoissantes car les Américains vont peut-être repartir s'ils ne peuvent traverser l'Aisne. Midi : nous apprenons qu'ils viennent de passer leurs chars par le pont de chemin de fer de Villeneuve et les troupes par la passerelle. Des FFI sont tués (3 je crois) qui ont voulu ouvrir la passerelle aux Américains. Ils avancent toujours ; St Waast est pris mais il y a des démolitions. 8 heures du soir : encore la fusillade. Des Allemands sont, paraît-il, dans St Jean des Vignes, la cathédrale et probablement le Casino. Des amis sont à la maison à l'abri mais nous retournons coucher dans la cave. Nuit mouvementée car ma grand'mère ne se rend plus compte de ce qui se passe ; on voit des balles traçantes au-dessus du jardin.

30 août : mercredi. 14 heures. Voici de nouveau les Américains dans la rue. Quel plaisir. Nous allons aider au café du Grand Cerf, chez Marianne, juste face à la maison. Nous ne sommes pas « jojo » puisque nous remontons de la cave ! Des photos sont prises et, en échange, j'ai un écusson de la 1^{ère} Armée d'Infanterie ; naturellement, ma sœur et ma fille aussi. Tout l'après-midi, le défilé des chars continue place de la République et boulevard Gambetta (un a été touché et est en panne rue du Beffroi). 20 heures 30 : nos Américains de cet après-midi reviennent. Nous essayons de parler avec eux. Heureusement, Madame Lefebvre, modiste de la rue du Griffon, qui a fait pas mal d'anglais est là pour traduire. Ils restent jusqu'à 22 heures, heure du couvre-feu. L'amitié s'est faite tout de suite.



12 septembre : depuis le 30 août nous n'avions plus de courant mais celui-ci est revenu aujourd'hui. Nous écoutons la radio. C'est le chant de la victoire partout. Les Américains sont en Allemagne et comme la « Red Ball » (c'est le nom du convoi américain) passe en face de la maison, nous ne cessons de les acclamer. Nous attendons la fin de l'Allemagne.

L'ARGUS

Rédaction et Administration :
2 à 17, rue Rabel-Astaire - SOISSONS

de L' AISNE

libéré

ENFIN LIBRES !

Les 28 et 29 août 1944 sont à marquer d'une croix blanche dans l'histoire de notre ville, déjà si riche, hélas, en anniversaires du même genre.

Depuis plusieurs jours, l'inquiétude régnait chez nos concitoyens. Les nouvelles très rares se compliquaient de bobards très nombreux. On savait Paris en voie de libération. L'on voyait les armées anglo-américaines tantôt ici, tantôt là. Et alors s'échafaudaient des plans imaginaires. La presse qui, normalement aurait dû avoir les moyens d'information, ne pouvait fournir que des communiqués tronqués et volontairement erronés. Bien pis encore, des articles tendancieux lui étaient imposés que nous cherchions à minimiser au maximum, ou à supprimer complètement. Nos lecteurs l'avaient compris d'ailleurs et ce qui les intéressait dans le journal, c'était surtout les communications et les directives pour la vie courante : avis de Mairie, de Préfecture, des services de ravitaillement, etc. C'était d'ailleurs la raison d'être de notre journal et, si nous avons cru devoir continuer notre parution, en accord avec la majorité de nos confrères de L'Aisne, c'était surtout pour maintenir entre nos concitoyens et les organismes officiels une liaison indispensable. Et aussi, disons-le, nous avons pensé au sort des nombreux ouvriers qui dans les dif-

férents organes du département, auraient perdu leur moyen d'existence en cas de fermeture totale des établissements qui les employaient.

Ce cauchemar que nous avons vécu pendant quatre ans, sous la contrainte et la menace sans cesse suspendues sur nous et nous sans duper à maintes reprises ceux qui croyaient nous le dire à leur merci, est aujourd'hui terminé.

Les valeureuses troupes américaines viennent de nous rendre, en ces deux journées historiques des 28 et 29 août, une liberté d'action que nous espérons pouvoir employer au mieux des intérêts de nos concitoyens.

Lundi 28, dans l'après-midi, nous apprenions que Villers-Cotterets était libre depuis trois heures et demie. Et le soir, entre 18 et 19 heures, les premiers tanks américains faisaient leur entrée en ville au milieu des acclamations enthousiastes des Soissonnais.

La nuit devait malheureusement freiner un peu la joie des premiers moments. La rive gauche de l'Aisne était bientôt dévalée, mais il restait dans le quartier Saint-Vaast certains éléments allemands qui, de minuit à deux heures du matin imposèrent à notre malheureuse ville d'incessants bombardements. On peut dire que tous les Soissonnais restèrent cette nuit dans leurs caves.

(Suite page 2)

Le Journal du Front National
L' AISNE LIBRE
sera tiré incessamment
sur les presses de L'ARGUS
Retenez le
dès maintenant

**À la population
soissonnaise**
A nos Lecteurs et Amis

Malgré le manque de courant qui paraît à la fois la composition et le tirage du journal qui, normalement, ont lieu sur machines actionnées à l'électricité, nous avons pu faire paraître ce numéro. Nous le devons à la bonne volonté du Comité de libération et à l'amabilité des autorités américaines, qui ont compris la situation. Nous le devons aussi à la bonne volonté de tout notre personnel qui a assuré la sortie de ce journal avec beaucoup d'ingéniosité et d'empressement et un dévouement que nous ne saurions oublier.

Nous nous mettons en mesure d'améliorer pour l'avenir nos moyens de parution et, en demandant à nos fidèles lecteurs de nous faire confiance, nous les assurons que tous nos efforts tendront comme par le passé à leur donner satisfaction.

SUR TOUS LES FRONTS
la débâcle allemande s'accroît
Les blindés américains sont parvenus à la frontière belge et marchent sur Metz

En France

En ce 5^e anniversaire de l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Pologne, l'armée allemande n'occupe que des désastres.

Dans le Nord de la France, le front allemand s'écroule ; les troupes ennemies ont pris le Treport, Bapaume et sont dans les faubourgs du Havre.

Les Anglais, après Amiens, prennent Montdidier, Albert, Bapaume, Doullens, Arras.

Quatre armées alliées convergent vers la Belgique et le Luxembourg. Après avoir pris Rixhel, les Américains sont dans les faubourgs de Charleville et de Sedan.

Puis à l'Est, les troupes qui ont libéré Verdun, Commercy et St-Michel avancent vers Metz.

En Italie

Dans le Sud les alliés prennent Narbonne, avancent dans la vallée du Rhône dans la région de Valence les Américains après Nice libérée hier prennent Viùville en territoire italien.

Dans les Balkans

L'Armée Russe occupée à Bucarest par la population est aussi parvenue à la frontière bulgare et occupe le grand fort linnéien de Giurgiu, dans le Nord de la Roumanie. Les Roumains ont pris prisonniers 50.000 allemands dont 9 généraux. Les Russes ont franchi la frontière hongroise par les cols de Transylvanie et la frontière tchécoslovaque par les Carpathes.

La 5^e armée attaque la ligne gothique, les allemands se replient sur des positions principales, une victoire.

Dans la nuit du 21 août au 1^{er} septembre, les Mosquitos ont détruit à Metz le G.Q.G. allemand.

La guerre aérienne

750 bombardiers américains ont attaqué hier des objectifs de Hongrie, Tchécoslovaquie et de la vallée du Pô.

Dernière heure

Le Commandant en chef de la 1^{re} armée allemande est pris aux environs d'Amiens; Bordeaux est complètement débarrassée de l'ennemi.

Le Gouvernement bulgare est renversé. Les pourparlers de paix sont suspendus.

Le Parlement finlandais est convoqué en session extraordinaire. Les navires finlandais qui se trouvaient sur les côtes de la Baltique ont reçu l'ordre de rentrer dans les ports.

A la Sous-Préfecture

M. Vaugon est maintenu dans ses fonctions de sous-préfet.



Mme Derlon poursuit son récit avec le bombardement de la gare de Soissons :

26-27 décembre 1944 : bombardement de la gare de Soissons par un petit avion allemand. Les Américains ont entreposé dans la gare de nombreux trains de munitions et la gare était très éclairée. Explosion de 250 wagons de munitions sur 500. Les explosions ont duré 24 heures sans interruption, de 23 heures jusqu'à la nuit du lendemain. Il n'y a plus un carreau dans la ville et pourtant il fait froid et il neige. On a évacué les habitants de l'avenue de la gare et des alentours car il y a des obus à hydrogène et l'on craint pour les habitants. Les explosions sont très fortes. Un exemple : de la gare, il est tombé sur le gazomètre de l'usine une moitié d'un tampon de wagon et, derrière chez Wolber, un essieu complet. Nous allons faire comme à l'autre guerre : poser des cartons à la place des vitres en attendant d'en avoir et la vie continue.

Puis Mme Derlon revient sur deux anecdotes personnelles :

Cela se situe entre le 23 et le 26 août. Les Allemands, pour évacuer, réquisitionnaient tous les véhicules, y compris naturellement les bicyclettes puis les hommes pour faire des tranchées anti-chars dans les rues. A l'usine, il avait été décidé que les hommes ne retourneraient pas chez eux le midi et que les femmes se chargeraient d'aller prévenir leurs épouses et chercher à manger. C'est ce que nous avons fait. Je me souviens être allée jusqu' « aux 14maisons » ; comme les Allemands mettaient des canons en batterie à l'angle de la route de Château-Thierry et de la route de Fère, je suis partie par la rue du bal champêtre puis j'ai longé la voie ferrée pour ne pas être prise sous un tir de barrage. Pendant ce temps, ma sœur, qui ne faisait pourtant pas partie du personnel, est allée vers Pasly, Pommiers pour d'autres agents. En fait, les hommes ont tous quitté l'usine, plus tard, par des chemins détournés.

Un autre fait mais plus amusant celui-là : M. Pierre, toujours à l'affût, me crie par la fenêtre : « vite, attention à votre père, les Allemands réquisitionnent les hommes ». Mon père vient de revenir du jardin et se trouve dans la cour. Il n'a même pas le temps de dire ouf, ma sœur et moi le faisons monter dans la chambre et, tout habillé, chaussures comprises, nous le mettons au lit, couvertures jusqu'au cou, une cuvette avec de l'eau près du lit et une serviette mouillée sur la tête. Il était temps ! On frappe énergiquement à la porte du 1^{er} étage et l'Allemand entrant ne peut voir qu'un pauvre homme malade, au lit. Nous en avons bien ri après.

Et Mme Derlon de conclure :

Evidemment, j'ai oublié de parler de bien des choses, de Bernard mon frère, par exemple qui, après avoir fait de la résistance, du parachutage d'armes, attendu les Américains dans le maquis de Braine, avait fait prisonnier un général allemand et tout un train avec ses hommes, puis était parti avec les FFI sur Bastogne pour épauler les Américains. Ces FFI n'avaient que des bleus de travail et quelquefois des vêtements civils et pourtant il faisait bien froid en décembre dans les Ardennes. Ils étaient merveilleux de courage. Ensuite, ils sont allés terminer la poche de St Nazaire. J'ai su par la suite combien les Américains avaient apprécié leurs efforts et leur courage.

Aucun de ces souvenirs n'auront la même résonance pour les autres que pour moi.



Offensive Nivelles. avril 1917 : désastre sanitaire au sud du Chemin des Dames

(exposé de M. René Verquin le 18 avril 2004)

Qui se souvient que les villages de Mont-NDame, Courlandon, Saint-Gilles, Montigny/Vesle, Prouilly, Bouleuse, inscrits dans un hexagone de 20kms au long de la RN.31 vers Reims, furent choisis comme HOE militaires ? (*Hôpital d'Orientation et d'Evacuation*). Et que Saponay, représente plus la culture betteravière que le plus important complexe ferroviaire de toute la guerre 14.18. Bien qu'en retrait des combats, ce furent des lieux d'enfer lors de l'Offensive Nivelles, avec à l'apogée du drame, le village de Prouilly.

Des ministres et généraux s'étaient agités pour savoir si l'Offensive se justifiait encore face aux récents dispositifs de l'ennemi. On la confirma, mais elle serait la *dernière* parce que *décisive*. Or ce ne fut qu'un pauvre succès au regard des moyens mis en œuvre et l'on vit les mêmes responsables s'agiter derechef à la recherche de coupables. On les cherche toujours.

Mais ces querelles occultent le drame, objet de l'exposé.

Un général malheureux est toujours un général coupable

Ennemi de l'aléatoire, un officier avait défini dans un livre, les nécessités d'une conception réaliste de *L'art de la guerre* « Une armée victorieuse remporte l'avantage **avant** d'avoir cherché la bataille, [alors qu'] une armée vouée à la **défaite** combat dans l'**espoir** de gagner ». Ce texte, vieux de 2500 ans, est dû à l'officier chinois Sun Tse, qui conclut « Un général malheureux est toujours un général coupable ».

Considérant chaque souffrance de chaque blessé, il importe peu de savoir si le général Nivelles est coupable, mais on ne doit pas oublier que les infrastructures sanitaires n'étaient pas prêtes au jour J. Un échec étant impensable, on avait même préparé les fanfares du succès, les médailles et les discours pour le soir même de l'attaque. Au soir du jour J, nos blessés pourraient être soignés dans les hôpitaux abandonnés par l'ennemi en déroute ! A J+3, nos troupes seraient sur la rivière Serre au-delà de Laon, d'où on se regrouperait pour la poursuite au-delà des frontières !¹ Entre temps, le Génie allait installer des HOE démontables à Anizy et à la gare de Laon !

La réalité fut autre. Les services durent affronter un volume de blessés non conforme aux statistiques de l'Etat-Major. L'efficacité des soins fut perturbée par l'impéritie du Service Transports et aux étapes par l'afflux infernal de blessés. Ils se heurtaient aux troupes destinées à *parachever* la victoire mais qui restaient bloquées dans l'étroitesse des boyaux. Le tout, dans une ambiance de mésentente au sommet entre militaires et Service de Santé.²

Service de Santé

Le Service de Santé avait été confié au Sous-Secrétariat d'Etat pour le rapprocher de l'Etat-Major. C'aurait dû être une amélioration permettant aux chirurgiens de disposer d'équipes supplémentaires alors que les HOE allaient pouvoir doubler de 3000 à 6000 lits.

Les structures sanitaires furent installées le plus tard possible avant l'Offensive pour ne pas alerter l'ennemi. Mais l'ennemi, comme les murs, avait des oreilles et savait tout. Une vague d'espionnage régnait, à Paris surtout et les Députés ne recrutaient plus que des *sourds* comme barmans à la buvette de la Chambre.

Fournitures

Avant guerre, pansements et thermomètres étaient fabriqués en France, mais les médicaments et instruments chirurgicaux, en Allemagne. On mobilisa donc des entreprises pour fabriquer ce qui échappait aux ateliers du Service de Santé, à Vanves.

Par exemple, alors qu'on pouvait fabriquer 50 baraques par jour, la livraison de celles pour HOE accuse un retard considérable un mois avant le jour J. 183 baraquements, soit 7000 lits, étaient terminés mais non livrés. Le responsable Ragueneau promet 500 baraques type Service de Santé, 100 hangars et 500 tentes Bessonneau, 500 tentes Tortoise, pour le 3^{ème} trimestre, soit 3 mois après l'Offensive ! L'avait-on seulement averti de l'Offensive ?

Impéritie des transports (Figure 1)

Le rail devait véhiculer les troupes fraîches, les permissionnaires, les munitions, l'approvisionnement, les blessés, ce qui posa de sérieux problèmes de priorité.

On disposait de la ligne Soissons-Vierzy, de la portion de la ligne Soissons-Reims dans les marécages de la Vesle et de la ligne Bazoches-Château-Thierry reliant le système au réseau sud vers Reims par la gare de Connantre. En renfort on créa deux lignes, l'une au nord de la Vesle, de Fismes à Muizon pour desservir les HOE de Courlandon, Montigny, Prouilly, l'autre dans la vallée de l'Ardre, pour desservir les HOE de Saint-Gilles et Bouleuse.

La portion Soissons-Vailly étant inutilisable, la gare de Soissons ne pouvait être prise comme *principale régulatrice*. On choisit Fère/Tardenois, mais les structures de la gare étant insuffisantes, on la compléta par une *régulatrice de mouvement* à Saponay. L'ensemble fut le poumon de l'Offensive. 13.000 territoriaux qui vivaient sur place, installèrent des voies de 0.60, ouvrirent les dépôts de munitions à Saponay, au château de Nesles, et entre Cayenne et le Chalet des Bruyères et purent traiter 40 trains de 40 wagons par jour.

Le chef de bataillon Fisher, responsable du complexe réussit à faire évacuer 399 trains sanitaires sur un réseau qui n'avait que 2 voies. On lui reprocha cependant :

- son manque d'entente avec les Chefs Régulateurs du Bourget, Noisy le sec et Troyes.
- l'obligation pour tous les trains de passer par l'unique gare de Fère/Saponay
- l'obligation pour les Médecins de passer par le 4^{ème} Bureau de la 5^{ème} Armée pour obtenir des trains, car il apparaît que les demandes y ont *sommeillé*. La preuve en est qu'une directive prescrit que dès le 25 avril, après le drame donc, les Médecins pourront demander des trains aux Régulateurs sans passer par le 4^{ème} Bureau.

L'afflux et l'état des blessés étaient si inquiétants qu'on les avait envoyés au loin plutôt que dans les hôpitaux de la région parisienne. Le gouvernement craignait que la divulgation du chiffre de blessés provoque des troubles à Paris.³

La lenteur des trains fut exposée en Comité secret du 5 juillet par le député Guiraud où il cite le cas d'un train de 650 blessés qui parti de Courlandon, est arrivé à Lourdes 57 h après, alors qu'à Paris on disposait de 14.000 lits. Les premiers trains de blessés mirent parfois 10h pour parcourir les 10km de Prouilly à Fismes, avec plusieurs attentes de 3/4h aux croisements avec les transports prioritaires vers la zone des combats.

La gare de Saponay fut démantelée en 1918, lors de la 2^{ème} bataille de la Marne par des compagnies d'allemands spécialisés dans le pillage et dénommés *les déménageurs*.

Les directives

Pour gérer tout cela les directives proliférèrent. Elles traitaient du devoir et de l'honneur de sauver des vies humaines, du processus des petits soins, des pansements à ne pas rater, de la façon d'étendre le blessé sur un brancard, de la distribution de boissons chaudes, de l'usage de l'huile camphrée, du sérum antitétanique, des immobilisations, réductions, etc.

Des directives sur le rôle des Ambulances, où les blessés doivent être *rapidement* déchargés, *rapidement* inscrits, *rapidement* examinés. Sur la réfection des pansements. Comment le médecin trieur doit *rapidement* dicter un billet d'hôpital sur un carnet à souche numéroté du type 46C, orienter les blessés avec plaies pénétrantes ou thorax soufflant, les shockés, les défaillants du pouls, etc. Comment le médecin doit détecter les mutilés volontaires et simulateurs pour les remettre aux gendarmes. Et comment envoyer *rapidement* les autres vers les HOE, avec des copieux conseils sur

la délicate manipulation des brancards, avec désinfection obligatoire avant le chargement d'un blessé.

On lit dans un livret de 1917 sur les *Evacuations de blessés par voie ferrée* que le tri des blessés doit éviter de mélanger *les officiers, les alliés, les musulmans, les indigènes, les ennemis*. Alors, où classer un blessé *officier ennemi musulman* ou un *indigène allié* ?

Le conflit hiérarchique avaient poussé Troussaint, chef du 7^{ème} Bureau à la Direction du ministère de la Guerre à éconduire le professeur en médecine Doyen, qui l'avait informé des observations *terribles* qu'il avait faites sur les pratiques de certains médecins militaires,⁴ et à considérer que le soin aux blessés revenait aux seuls militaires, dont certains opérèrent sans la compétence nécessaire, alors que des chirurgiens civils étaient relégués aux pansements. Lorsque le ministre Messimy proposa de promouvoir au grade supérieur tous les professeurs de médecine des hôpitaux, *Troussaint s'y opposa parce qu'il ne veut pas qu'ils imposent leur autorité technique et la science officielle*.⁵

Etude du Médecin Major Mignon

En quatre volumes le Médecin Mignon fit en 1920, une analyse des problèmes des Services de Santé pour toute la guerre. On y trouve le détail des Postes de Secours, des Ambulances, des HOE. Il analyse les statistiques des blessés, entrants, soignés, triés, puis éventuellement évacués. Travail précieux mais fastidieux.

Il confirme qu'aucun HOE n'était ni adapté ni terminé.

HOE **Vierzy**. C'est plus une gare qu'un hôpital, à l'organisation remarquable.

HOE **Mont-NDame**. Il manque 15 baraques et 200 brancardiers ou infirmiers.

HOE **Saint-Gilles**. Accès en caillebotis. Construit en amphithéâtre, ce qui se révéla une erreur. Salles d'opérations bâties sur pilotis, ce qui était une autre erreur nécessitant un brancardage épuisant. Salles de pansements trop petites. 300 poêles à charbon commandés pour les froids de mars ne furent livrés que le 2 mai ! Notre association y a découvert un monument unique en son genre, dédié aux *morts du Chemin des Dames*.

HOE **Courlandon**. 3 sur 14 baraques n'ont pas de vitres et une 4^{ème} pas de toit imperméable. Pour les blessés couchés, 9 baraques terminées sur 14, pour les blessés assis 15 sur 24. Il n'y avait qu'un seul fourneau pour tout faire et les cuisinières n'arriveront que le 25 avril. Le renfort de techniciens de Santé arriva au compte-gouttes, en majeure partie des auxiliaires et même des secrétaires d'Etat-Major qui voyaient un blessé pour la 1^{ère} fois.

HOE **Montigny**. Il manque 32 baraques et 400 infirmiers sur 800 prévus.

HOE **Prouilly**. Inachevé pour sa mise en fonction le 2 avril. Le sol défoncé par la pluie, glissant, sans caillebotis. Cette négligence aggrava le travail des 800 brancardiers, perdant du temps, se fatiguant exagérément dans un dédale de baraques inconnu.

HOE **Bouleuse**. Sur plan, 450m de baraques parallèles aux rails, mais pour le jour J, on dut substituer des tentes aux baraques prévues.

HOE **Muizon**. Sous-employé parce que sous le feu ennemi du fort de Brimont.

Ces HOE manquaient de beaucoup de choses mais ce qui était livré n'était pas installé et il y avait trop d'étapes de triage des blessés sur un parcours de 18km.

Le médecin Mignon conclut : *Quelle fausse vision de la réalité !*

Mauvais temps, pluie, neige, gel rendent les boyaux, tranchées et routes, impraticables. Les blessés espèrent trouver des soins, entrer en convalescence et oublier tout ça. Mais il sont trop, ils envahissent les Postes de Secours, puis progressivement les Ambulances et quelques heures après les HOE. C'est l'anarchie. On a vu des blessés légers prendre d'assaut un train réservé aux grands blessés, donc impuissants.

Partout on improvise.

Beaucoup de petits blessés évitent les Postes de premiers soins en gagnant directement les Ambulances ou les HOE, passant à travers champs, à côté des routes, faussant l'efficacité des barrages, encombrant les urgences, bénéficiant du processus d'évacuation. Aux urgences il fallut défaire et refaire, parfois inutilement mais réglementairement selon les directives, 6000 pansements, puis reclasser les blessés et parfois organiser des convois supplémentaires.

Certains régiments dressèrent un 2^{ème} barrage de gendarmes à cheval pour canaliser vers les postes du premier triage et refouler les *isolés douteux*.

Exemple d'un autre aspect du drame, vers Gernicourt : *Il y eut plusieurs blessés que nous ramassâmes pour les porter en arrière... dans des boyaux obstrués. ...Au poste de secours divisionnaire, on refusa de recevoir nos blessés parce qu'on n'était pas de leur division. Il fallut aller jusqu'au canal où était installé le poste de secours. Sur la berge il y avait au moins 400 blessés grièvement. Le médecin chef était fou .. il n'existait rien pour l'évacuation des blessés... Un grand nombre de ces blessés moururent sur la berge du canal, faute d'avoir été soignés en temps utile.*⁶

L'HOE de Prouilly regroupa tous les problèmes qui furent évoqués en Comités secrets. Au plus fort du marasme le Médecin-Major Chaudoye réquisitionna 2 compagnies de territoriaux, des hommes du Génie et des artilleurs de la Section Autos-Canons qui campaient non loin de l'HOE. Tous dévoués mais souvent incompetents et ignorant les directives.

4h après le début de l'Offensive, les blessés commencent à affluer progressivement tant qu'à 19h les 1304 lits disponibles sont occupés. Le Médecin Chef Chaudoye fit alors évacuer les 6 baraques du Génie, les tentes tortoises du Train, les 10 baraques des infirmiers dont les couchettes n'étaient que des paillasses, panneaux de bois ou les caillebotis qu'on n'avait pas posés sur les chemins. Il dut interdire le chauffage dans les baraques en raison des risques d'incendie de ces couches en bois couvertes de paille.

A la même heure, les chemins de Bouvancourt et Jonchery sont déjà encombrés de voitures de blessés qui attendent sur plusieurs centaines de mètres et sur trois files, de pouvoir entrer sous le hall de triage de l'HOE.

Malgré une tentative de délestage sur Montigny, Prouilly reçut près de 12.000 blessés dont 7000 le 17. L'encombrement fut amplifié par le retard des trains pour évacuation les 16 et 17 avril, où **aucun** des trains demandés ne parvint à l'HOE. L'afflux fut tel qu'un *certain nombre* de blessés dut attendre 4 jours avant d'être soignés et la Commission Consultative considéra ce fait comme délictueux.

De plus, des brancardiers consciencieux, après avoir déposé de nombreux blessés dans des baraques vides pour leur éviter d'attendre sous les intempéries, étaient repartis se dévouer ailleurs. Cette efficace décision se transforma en drame, car dès lors on oublia ces blessés.

Dans les enquêtes on dénomma ces baraques les **oubliettes** parce que les blessés y furent vraiment **oubliés**. Lorsqu'enfin on découvrit ces oubliettes, un chirurgien s'y dépêcha. Il fut accueilli par les huées des survivants pouvant encore crier *Va-t-en assassin!* et brandissant béquilles ou moignons. Les blessés qui avaient espéré trouver à l'HOE, un bon lit, une tisane, un bouillon ou du lait, se libéraient de leur déception et de leur haine.

Non seulement, ils n'avaient pas été soignés mais ils n'avaient ni bu ni mangé.

D'ailleurs à Prouilly, pour 3500 lits, il n'y avait que 900 couverts, plus quatre thermomètres, plus cent **seaux à charbon** qui passèrent de bouche en bouche pour désaltérer les blessés.

En Comité secret, le député Pacaud conclut *Il n'est pas possible que ceux qui vont se faire tuer sachent que, s'ils ne meurent sur le champ de bataille, ils mourront à l'hôpital, faute de soins.*

Chirurgie Evacuation

Le rapport Chaudoye sur Prouilly expose le calcul suivant : *Il suffisait...de faire un calcul ...pour se rendre compte qu'à minuit, le 16, si on avait cessé d'accepter les blessés entrants, les derniers grands blessés reçus devraient attendre 4 jours avant d'être opérés.*

Le médecin Mignon confirme que pour pouvoir opérer les blessés sur l'ensemble des HOE du 16 au 20 avril, il aurait fallu la présence de *tous les chirurgiens de France*.

A 15h, J+1, Prouilly est encombré de 5700 blessés. On avise d'urgence par téléphone le Sous-Secrétariat à Paris. A J+2, le Sous-Secrétaire Justin Godard lui-même arrive sur place. Après un tour d'horizon, il demande au Régulateur de Fère/Tardenois des trains à destination de Paris. Il y a 800 grands blessés en attente d'opération. Le médecin-chef, à qui J. Godard demandait ce qu'il comptait faire, répondit qu'il n'avait pas de chirurgiens, qu'il venait d'interdire les opérations nécessitant plus de 30 minutes et qu'un grand nombre d'injections antitétaniques ne sont pas faites.

J. Godard exigea alors 12 équipes chirurgicales avec leur matériel qui n'arrivèrent de Paris que le 19, J+3, pour être confrontées à une prolifération de *gangrène gazeuse*.

Statistiques difficiles (Figure 2)

Les tableaux de blessés sont difficiles à exploiter. Ils diffèrent par les jours observés, étapes de soins, catégories de blessés, mode de transport ou par les Armées en cause.

Le graphique ci après a été conçu avec des chiffres *vraisemblables* de blessés entrants.

Mais il manque les chiffres du jour J, le 16. Il est clair que les pointes extrêmes d'entrants sont pour J+2 à Prouilly et Courlandon.

Mais aussi intéressant que soit ce graphique, il cache une autre vérité. Celle du *cumul* des entrants plus les non évacués et non celle des seuls entrants. Pour ce cumul les chiffres doivent être multipliés par 2 ou 3 (3 jours), ce qui augmente l'écart entre les pointes du graphique et le rend indigeste, même si on procède à un lissage, en otant :

2% de blessés comptés plusieurs fois à tort,

10% de blessés renvoyés au combat sous 48h,

14% de morts aux HOE.⁷

Conclusion.

Il n'y a guère de conclusion possible, si ce n'est de confirmer qu'on a envoyé les Poilus au massacre sans avoir mis en place les Services de Soins indispensables, car pour les reprises de l'Offensive, en mai et à l'automne 1917, malgré quelques efforts, les problèmes persistèrent.

Mais entre temps, l'Armée avait eu à dominer un autre problème, celui des mutineries.

René Verquin

¹ La Grande Guerre. Général Niox

² Rapport du Médecin Major Mignon

³ Henri Caltex. Les Comités secrets. L'Affaire du Chemin des Dames.

⁴ Rapport provisoirement indisponible au Val de Grâce/C566

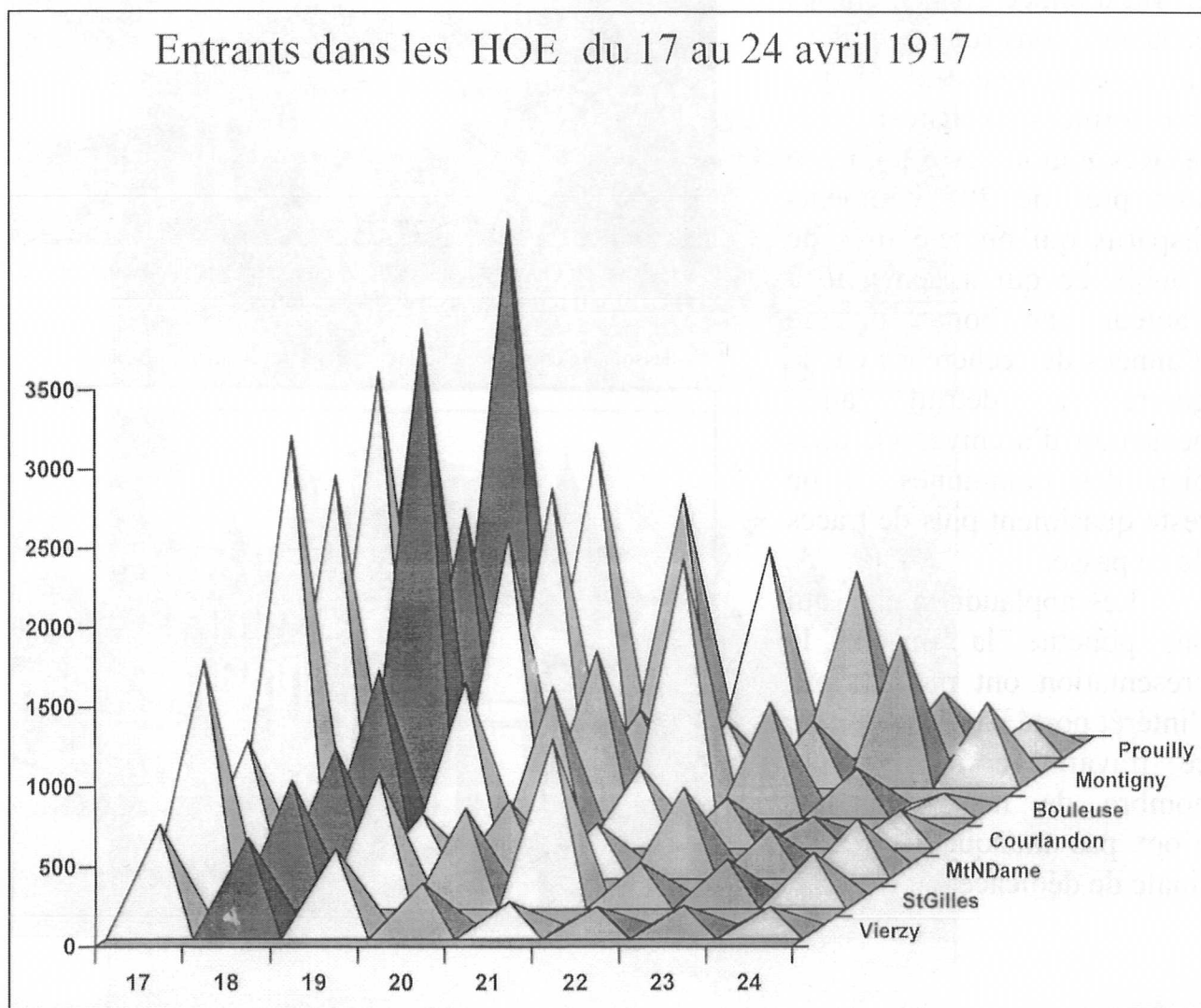
⁵ Rapport de M Antoine Prost. *Désastre sanitaire du Chemin des Dames*.

⁶ C'est à Craonne, sur le plateau de Xavier Chaïla. L'enfer de Craonne de Francis Christian

⁷ Pourcentages moyens.



Carte HOE et réseau ferroviaire.

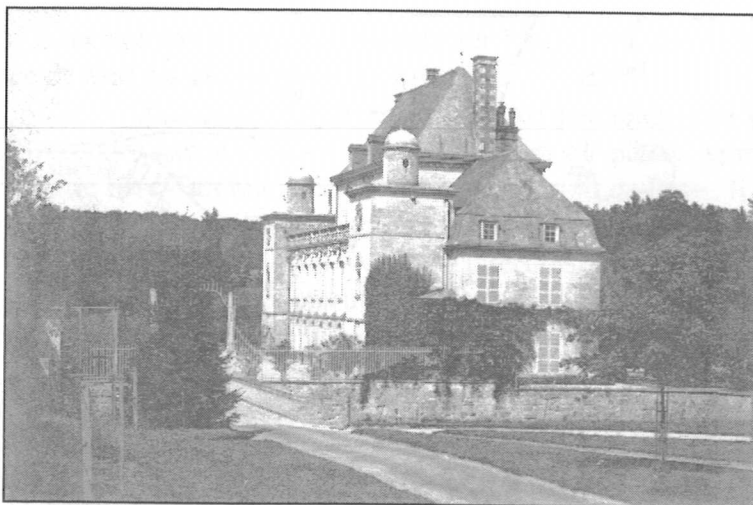


Le dimanche 2 mai, au château de Vic-sur-Aisne, M. Francis Eck présentait en projection son ouvrage

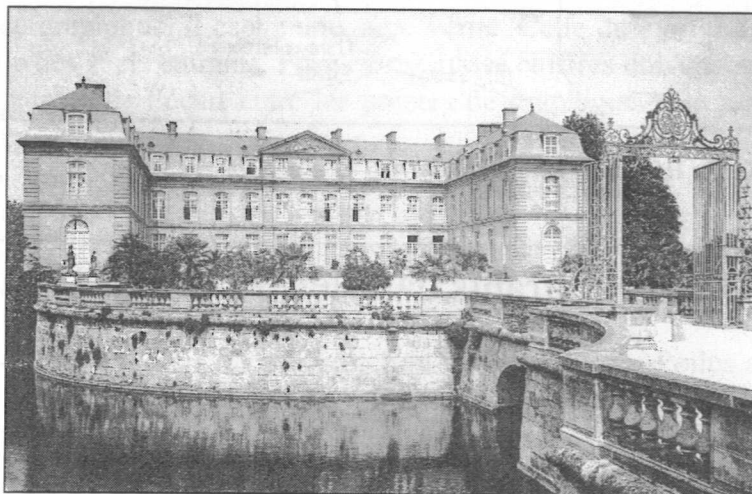
IL ETAIT UNE FOIS DES CHATEAUX DANS L' AISNE.

Cette étude recensait tous les châteaux ou manoirs détruits dans l'Aisne au cours du XX^e siècle, la guerre de 14-18 en étant la principale cause. Le premier volume qui vient d'être publié concerne les bâtiments construits du Moyen-âge à la Révolution ; un second volume à paraître en fin d'année concernera les châteaux construits au XIX^e siècle ainsi que les abbayes transformées en château après la Révolution. Au total, ce sont près de 200 bâtiments disparus qui ont été tirés de l'oubli, ce qui a demandé à l'auteur une bonne dizaine d'années de recherches car la guerre a détruit aussi beaucoup d'archives et, dans bien des communes, il ne reste quasiment plus de traces de ce passé.

Les applaudissements qui ont ponctué la fin de la présentation ont montré tout l'intérêt porté par l'auditoire à ce travail de mémoire et nombre de nos sociétaires n'ont pas manqué la séance finale de dédicace.

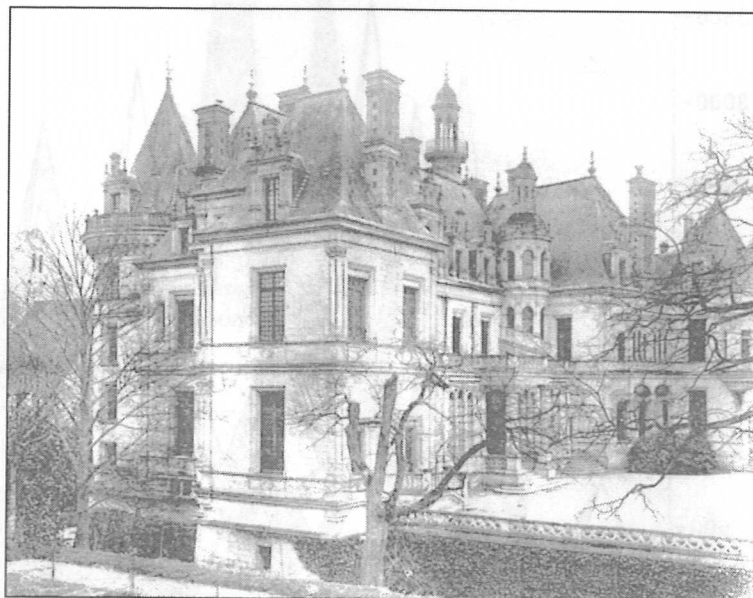


Le château de Chailvet (fin XVI^e, début XVII^e s.) avant l'incendie par les Allemands le 29 juillet 1944 (voir le château actuel page 23).



Le château de Pinon (début XVIII^e s.) n'a pas résisté aux combats de 1917-1918. Il reste des vestiges des communs.

Ci-dessous, le château de Soupir également totalement disparu.





Les Allemands ont photographié leur destruction du château de Rouppe en 1917. Il datait du XVIII^e siècle. Une maison a été édiflée à sa place.

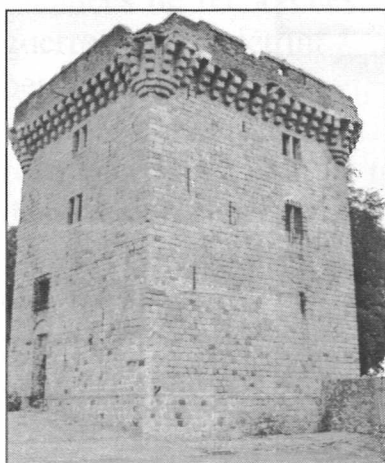


Le groupe à l'écoute du Président dans la cour du Tortoir

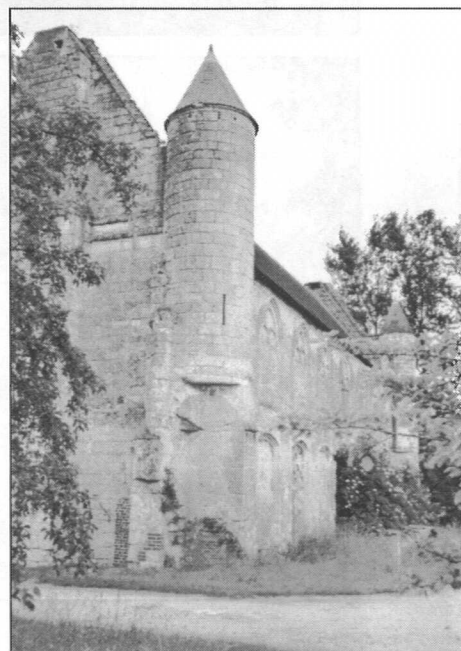
Notre sortie pique-nique

du 13 juin 2004

Comme chaque année, une quarantaine de nos sociétaires ont apprécié le périple proposé : la tour de Cerny-les-Bucy, le Tortoir, St Nicolas-aux-Bois, à St Gobain : les contre-mines de l'ancien château et les carrières puis l'église de Septvaux. La dernière étape était le château de Chailvet où le propriétaire, M. de Buttet, nous a commenté la visite des lieux ; il en a été vivement remercié.



Le domaine du Tortoir donné à l'abbaye de St Nicolas-aux-Bois en 1130. C'était une ferme entièrement close de murs. Le bâtiment ci-contre aurait servi de réfectoire et de dortoir pour les hôtes de l'abbaye



La tour maîtresse carrée (11 mètres de côté) de l'ancien château de Cerny-les-Bucy, bien conservée malgré la dépose de son toit en 1973. Le couronnement en mâchicoulis comportait des échauguettes à chaque angle. Sa construction peut être datée du XV^e siècle comme l'a si bien expliqué M. Christian Corvisier lors de notre dîner du 14 décembre 2001.

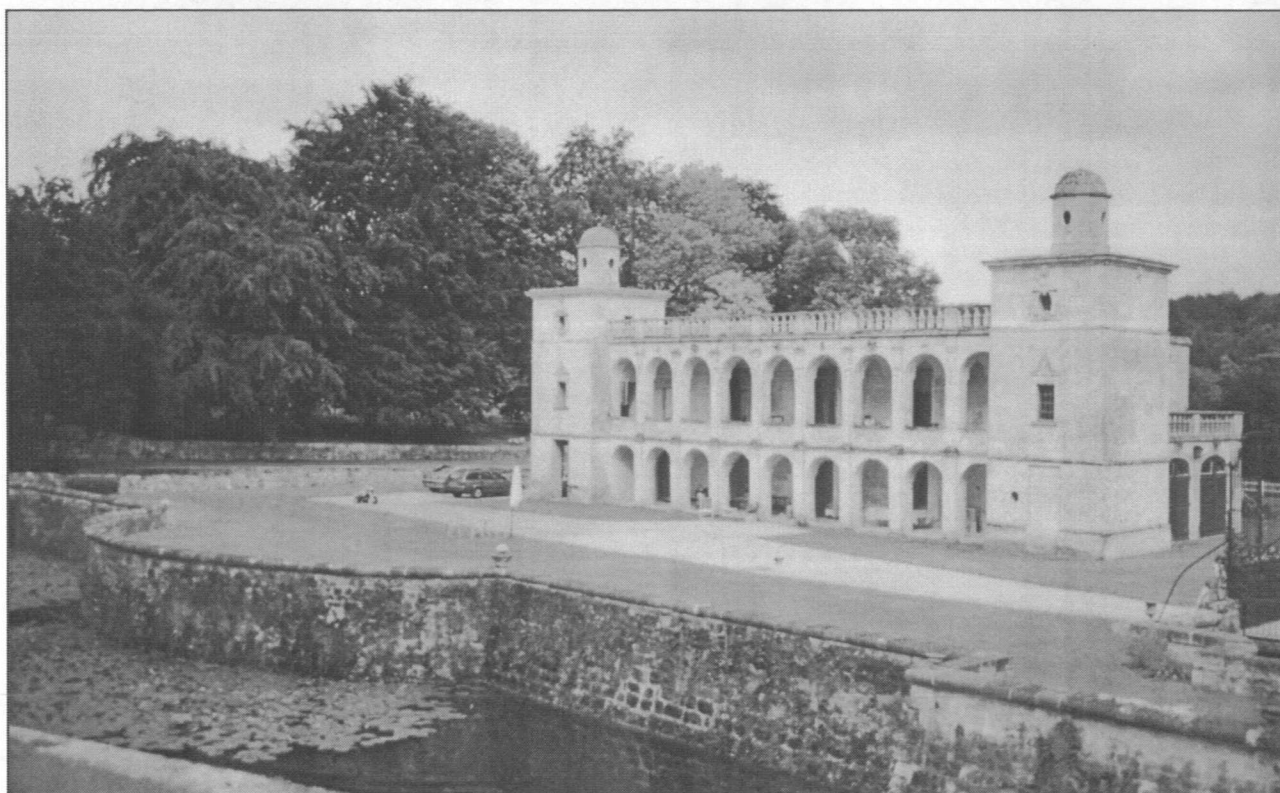


Ce qu'il reste du logis abbatial à St Nicolas-aux-Bois. L'abbaye fut fondée par des ermites bénédictins vers 1080.



Septvaux : l'église romane du XII^e s., avec ses deux clochers, domine le village.

Le château de Chailvet construit au XVII^e siècle sur un vaste terre-plein entouré de douves au tracé bastionné. Déjà bien endommagé durant la Grande Guerre, il a été incendié par les Allemands le 29 août 1944. Le propriétaire entreprend depuis quelques années d'importants travaux de restauration.



90^e anniversaire 1914-2004

Colloque

"La Grande Guerre pratiques et expériences"

Craonne-Soissons

12-13-14
novembre 2004

Coordination : V. Desmire - Tél. 03 23 97 41 76

Renseignements : 03 23 53 17 37
federation@federationsocieteshistoireaisne.org
www.federationsocieteshistoireaisne.org